

de Clara toute velléité d'expansion : ses yeux se séchèrent, et, après avoir embrassé sa mère, elle se retira dans sa chambre pour opérer à sa toilette quelques changements indispensables.

Peu d'instants plus tard on entendit le char à bancs de Rachel s'arrêter à la porte du store ; Clara était déjà prête. Au moment de partir, miss Owens dit par mesure de précaution à madame Brissot, qui était venue accompagner les voyageuses sur le seuil de la porte :

— Ne vous inquiétez pas, chère dame, si nous rentrons un peu plus tard ; nous nous proposons de pousser assez loin notre promenade aujourd'hui.

— Il suffit, miss Owens ; ne vous attardez pas trop pourtant, et ramenez-moi Clara plus gaie qu'elle n'est en ce moment. Ah ! s'il était en mon pouvoir de m'égayer aussi !... mais de meilleurs jours viendront peut-être !

Elle rentra dans la maison et la voiture s'éloigna. A la sortie du bourg on trouva Tête-de-Crin qui attendait à la place indiquée, et qui s'empressa de grimper sur le siège, à côté de John, puis le char à bancs se dirigea rapidement vers la partie déserte du pays.

Madame Brissot n'avait montré aucune inquiétude, et quand elle revint prendre sa place dans le magasin, peut-être avait-elle oublié déjà une circonstance aussi insignifiante que le départ de Clara pour une courte promenade. Mais elle devait payer cher cette sécurité ; la journée se passa, puis la nuit suivante, puis une partie de la journée du lendemain ; et elle ne vit revenir ni Clara, ni miss Owens, ni aucun de ceux qui avaient accompagné les deux jeunes filles dans cette excursion.

XIV.

LE DÉSERT DES MAALYS.

Comme nous l'avons dit déjà, la hardiesse de Clara et de Rachel, qui s'aventuraient dans des solitudes dangereuses, sans autre protection que celle d'un domestique noir et celle d'un sauvage, eût été inexcusable partout ailleurs et sous l'empire d'autres usages. Mais, dans les colonies anglaises et américaines, le respect pour les femmes est universel et les femmes en ont conçu une si grande confiance, qu'elles se hasardent souvent à exécuter seules des entreprises qui, dans la vieille Europe, nécessiteraient l'intervention d'un mari, d'un père ou d'un tuteur. C'était la conscience de cette autorité incontestée, l'habitude de l'exercer sans péril qui avaient décidé miss Rachel Owens à ce voyage ; et elle l'entreprenait avec autant de sérénité que s'il se fut agi, en effet, de récolter des fleurs ou de capturer des papillons autour de Dorling-station.

Clara, plus réservée et d'épouvée d'initiative comme la plupart des jeunes Européennes, ne vit pas d'abord cette escapade des mêmes yeux que sa compagne. A mesure que l'on s'éloignait des lieux habités, elle songeait davantage à l'immensité des déserts où l'on allait s'engager, à la férocité de certaines tribus indiennes ; parfois aussi elle se représentait la figure sinistre du berger Burley. Mais en ce moment un sentiment exclusif prévalait sur ses habitudes timides ; l'espoir de retrouver le diamant perdu, d'échapper aux reproches de son père, de sa mère, de son fiancé, dominait ses terreurs, et elle poursuivait sans hésitation ce voyage auquel, en tout autre circonstance, elle eût renoncé dès les premiers pas.

Du reste, rien ne pouvait encore inspirer la moindre inquiétude aux voyageurs. On avait pris

un de ces chemins à peine frayés appelés *pistes*, où l'on ne rencontre aucun passant, et l'on était libre de croire que les légères traces de roues dont il était sillonné avaient été laissées par le char à bancs lui-même, lors de la dernière excursion à Walker-station, une quinzaine de jours auparavant. Partout le silence et l'immobilité, en ce moment surtout qu'un soleil de feu brûlait la campagne encore parée de la verdure du printemps ; et plus on s'éloignait des lieux habités, plus on était en droit d'espérer que ce calme rassurant ne serait pas troublé.

Une seule particularité eût pu réveiller les alarmes de Clara. Miss Owens, par mesure de prudence, n'avait pas voulu en partant dire au cocher John le but réel de cette promenade ; mais, une fois en rase campagne, elle s'était décidée à indiquer la station Walker comme terme du voyage. A ce nom, la figure de John avait pris une expression de mécontentement, et il avait risqué à voix basse quelques observations dont sa maîtresse ne s'était pas inquiétée. Or Clara ayant remarqué la grimace du vieux noir, en avait conclu, qu'aux yeux de John cette excursion... n'était pas sans péril.

Heureusement ces appréhensions ne se réalisèrent pas, et l'on atteignit la station sans autres inconvénients que ceux causés par la poussière et la chaleur. D'autre part les prévisions de Rachel se trouvaient exactes quant à la durée probable de l'excursion ; on n'avait guère mis plus de deux heures pour venir de Dorling et on était encore au milieu de la journée. Il semblait donc possible de visiter les berceaux découverts par Tête-de-Crin et de retourner à la ville avant la nuit.

On mit pied à terre sur la lisière du Maaly-Scrub, auprès du lit du ruisseau où les jeunes filles avaient vu les chlamydères ; nous disons auprès du lit, car le ruisseau lui-même avait disparu ; on reconnaissait seulement son cours au sable et aux cailloux qu'il arrosait naguère comme aux gommiers blancs dont il était bordé. Pour de l'eau, il n'y en avait plus trace ; les trous qui, lors de la première visite, servaient d'abreuvoir aux oiseaux du voisinage, étaient eux-mêmes complètement desséchés. L'eau ne devait plus revenir maintenant dans ce canal aride qu'à la suite de quelque grand orage ou après la saison des pluies, et alors selon l'usage des *creaks* australiens, elle devait arriver en telle abondance, qu'elle inonderait brusquement ses rives à plusieurs milles à la ronde, brisant et emportant tout sur son passage.

Clara, en descendant du char à bancs, avait jeté un regard timide vers Walker-station dont on apercevait à une courte distance les huttes en bois, ombragées de quelques encalyptus. L'habitation en ce moment, et les vastes enclos destinés aux moutons étaient déserts ; sans doute le manque d'eau, la mauvaise qualité des herbages déjà brûlés par le soleil avaient déterminé bergers et troupeaux, comme il arrive souvent, à émigrer pour chercher dans d'autres stations un sol moins desséché. Tête-de-Crin qui, depuis sa querelle avec Burley, n'avait pas osé s'approcher de l'habitation, était incapable de donner aucun renseignement sur ce point ; mais la chose semblait assez probable, car cette partie du pays ne pouvait évidemment plus nourrir les troupeaux. L'Australien lui-même fit entendre que s'il n'eût été retenu par le désir de chercher des berceaux de chlamydères, il se fût déjà retiré avec sa tribu dans quelques régions plus habitables.

Un peu rassurée par l'absence du squatter et surtout de Burley, Clara voulait pénétrer sur-le-